

Atelier Internet juin 2016

Texte libre englobant tous les sujets de l'année.

Il faudra donc intégrer les mots ou locutions :

mur, absence, mentir, ne pas courir, maison, personnage, lettre, musée, rupture, écrivain, amour, train, crainte et remplir.

Vacance

On devrait mettre au sol, partout, des portiques détecteurs de noirceurs souterraines, pour trier ceux qui peuvent monter au ciel.

Ai-je vraiment voulu briser le **mur** que j'ai construit ? Mur du son. Son de ma voix...

Remplir ma **maison d'amour**, qui n'est que la **crainte** de l'**absence** ? Pour briser l'intense solitude de celui que je suis vraiment, il m'était impossible d'ouvrir porte et fenêtres, impossible d'accueillir des humains et des sentiments pour les humains.

Commettre une **lettre**, en **rupture** avec l'**écrivain** que l'on croit que je pourrais être ? Des mots vrais, autres que ceux du **personnage** habitué à **mentir** aux autres et à soi-même ? Impossible de combler la page blanche, impossible de me jeter tout nu, dessus, impossible de hurler, du bout des doigts, des maux, des cris imposés à des yeux qui les parcourent en diagonale sans les décrypter, sans me reconnaître vraiment.

Ne pas courir au **musée**, ni vers le **train** ? Impossible : je me complaisais dans l'admiration des choses belles, mortes et figées dans les vitrines. J'excelsais à m'enfuir, assis, debout, immobile, dans les transports en commun qui se déplaçaient à ma place, qui m'obligeaient à toucher du regard des regards qui m'évitaient. Sans désir d'aller plus loin.

Bien sûr, j'avais souvent de très grosses migraines...

Le généraliste m'a renvoyé vers un psy censé soigner ma dépression de jeune cadre trentenaire célibataire intensément seul. Je souffre d'effilochage du lien social, paraît-il. Mon thérapeute vit avec une chercheuse spécialisée dans les textiles archéologiques, il agrmente ses diagnostics, ses silences et ses non-soins avec le vocabulaire que sa partenaire de lit, entre bulletin météo et prescriptions publicitaires, lui sert au dessert, chaque soir : c'est sa manière à lui de me montrer qu'il vaut mieux vivre avec quelqu'un, pour ne pas finir monomane ou suicidé.

« Savez-vous qu'à la place des peaux de bêtes, au Néolithique, on commençait à tisser le *liber* des saules, des tilleuls ou des chênes ? Et le lin et l'ortie, il y a déjà neuf-mille ans ? L'habit ne fait jamais le moine. Changez de vêtements, de posture, d'hémisphère, je vous impose des vacances hors de vous, hors de vos cercles de méconnaissances ! »

C'est comme ça que je me suis retrouvé en congé sans solde de longue durée. J'ai traversé les pays dans lesquels mes commerciaux diffusent, très cher, les neuroleptiques dont mes techniciens encapsulent, à vil prix, la chimie, la dépendance, les effets placebo, les effets secondaires. De musée en musée, j'ai confirmé ce besoin humain, universel, de mettre en cages de verre des objets du quotidien, pour signifier que le passé est solide, important, socle du présent, gardien des valeurs de cohésion sociale. Garants du futur ?

Ruines, poussières, vaisselles ébréchées, statues recollées, je n'ai rien découvert de nouveau dans le sable émouvant qui remplit le sablier du temps : tout est promis au néant, à l'oubli. Je n'ai rencontré personne : la couleur ou le parfum de la peau, la barrière ou le goût de la langue, les cals ou les ongles des mains, il y avait toujours quelque chose qui m'indisposait quand je partageais l'intimité d'un sexe.

Quand j'ai lu, dans la presse étrangère, que les grèves et les inondations rendaient précaires mon atterrissage, mon trajet jusqu'à l'usine, ma reprise de fonctions managériales, mon retour à la norme, j'ai cherché une colère en moi et n'ai trouvé qu'une faille ouverte, une béance plus profonde qu'au départ. Alors, j'ai organisé de quoi remplir ce vide immense avec toute l'eau de la planète qui garde en mémoire toutes les traces de la vie : à partir du bon aéroport, dans le bon créneau horaire, à la bonne date, c'est si facile de mettre en soute une valise remplie de noirs desseins, c'est si facile, au-dessus de l'océan, de partir pour l'éternité avec des inconnus qui le resteront, pour l'éternité.

Christian Bergzoll

A propos de ce texte, les ateliécourriéristes ont dit :

Une écriture originale et soignée. Des images vues comme au travers d'un kaléidoscope. J'ai beaucoup aimé le passage où tu décris le psy et *sa partenaire de lit*.

Le changement prescrit permet-il de changer ? On retombe toujours sur ses pieds ; les mirages disparaissent. Chacun peut interpréter à sa manière le dernier paragraphe.

Encore un beau texte, bien enlevé, dans ton style fréquentant la mort.

Texte aussi déprimant que réjouissant. Te faisant d'abord témoin de « l'ultramoderne solitude » chère à Souchon, voilà que tu finis sur un suicide aérien, non revendiqué celui-là par quelque groupe extrémiste. J'aime beaucoup, évidemment, c'est caustique et un brin cynique !

Une façon comme une autre d'expliquer le crash de l'avion d'EgyptAir ! On verra ce que révélera l'analyse des boîtes noires ! J'admire ta faculté à broder autour du quotidien.

Ce n'est pas un psy qui peut résoudre les problèmes personnels liés à notre époque. Et ce n'est pas parce qu'on quitte tout que les choses s'arrangent. Le dernier paragraphe résonne plutôt lugubrement... et fait froid dans le dos, surtout par les temps qui courent.

C'est assez cynique, comme beaucoup de tes textes.